


## L'esprit d'Auber souffle à l'Opéra-Comique

**Une œuvre oubliée du compositeur, " Le Domino noir ", est exhumée avec bonheur**

 Au XIXe siècle, l'opéra est d'abord considéré comme du théâtre. Le librettiste est souvent un auteur dramatique qui ne se cantonne pas à la sphère lyrique. Son nom figure en haut de l'affiche et sa réputation détermine en grande partie l'attrait manifesté par une nouvelle œuvre. Dans les années 1830, la référence en la matière s'appelle Eugène Scribe. *Le Domino noir*, fruit de sa vingt-troisième collaboration avec le compositeur D. F. E. Auber, est créé le 2 décembre 1837. Deux semaines avant, une comédie ratée du dramaturge est ainsi brocardée : " *Une pièce de Scribe sans esprit serait un beau champ de blé sans épis.* "

Esprit, tel est le maître mot du *Domino noir*, pas seulement parce qu'il désigne le troisième prénom du compositeur qui, avant de dominer le quartier de l'Opéra, avec une station de RER, y régnait en maître au milieu du XIXe avec ses œuvres à succès. Rarement joué aujourd'hui, Daniel-François-Esprit Auber (1782-1871) est pourtant un authentique musicien de théâtre, dans la lignée de Rossini. Preuve en est donnée par son *Domino noir*, que l'Opéra-Comique présente, à Paris, jusqu'au 5 avril.

Si l'intrigue, du meilleur Scribe, excite l'esprit du spectateur pendant trois actes aux multiples rebondissements, elle peut se résumer à une comptine célèbre : " *Il est passé par ici, il repassera par là.* " Sachant que l'Espagne fournit le cadre pittoresque de l'" ici " et du " là " qui se cache sous ce " il " ? C'est la question que se pose Horace, jeune secrétaire d'ambassade tombé amoureux d'un " domino noir " (terme alors en vogue pour désigner une cape avec capuche) revêtu par une femme à laquelle le mariage est interdit. Le hasard, et son scribe théâtral, faisant bien les choses, Horace aura droit à une réapparition par acte de sa " fantômette " au visage épisodiquement dévoilé. Ceci lors d'une même nuit de Noël qui commence par un bal (l'inconnue serait-elle la femme d'un lord ou bien la reine d'Espagne ?), se poursuit par un festin entre hommes (la séductrice ne serait-elle qu'une servante ?) et s'achève par une lutte d'influence au couvent du coin (la belle Angèle étant promise à la fonction d'abbesse).

Conforme au principe fondateur de l'opéra-comique, la nouvelle production du *Domino noir* repose sur un travail d'équipe. On se plaît à voir dans le binôme chargé de la mise en scène un duo passionné par la mécanique du plaisir, comme devait l'être le tandem Scribe-Auber. Valérie Lesort (plasticienne connue pour ses marionnettes sans fil) et Christian Hecq (sociétaire de la Comédie-Française) font leurs débuts dans le genre lyrique. Sans chercher la modernité par une transposition décalée mais sans renoncer à un éclairage bien d'aujourd'hui.

Machine à remonter le temps

Il en résulte la sensation d'assister à un spectacle du passé (luxueux décors de Laurent Peduzzi) jamais passéiste. Machine à remonter le temps, la mise en scène joue intelligemment avec l'horloge qui, au premier acte, est au cœur de l'action. Avancée d'une heure par l'ami Juliano, elle permet à Horace de rester seul avec Angèle alors que, croyant qu'il est déjà minuit, l'autre religieuse en goguette (Brigitte) a précipitamment regagné le couvent. L'horloge géante qui se dresse alors au centre du plateau permet de jolis effets de perspective entre les protagonistes du premier plan et ceux de fond de scène vus par transparence. Le dédoublement est d'ailleurs une constante du spectacle. Par exemple, par l'association de chaque personnage à un animal (magnifiques costumes de Vanessa Sannino). Le paon pour le charmeur Juliano, l'oiseau bleu pour le rêveur Horace et le cygne noir pour l'énigmatique Angèle. Sans parler des marionnettes, gargouilles décoratives ou cochon de banquet, qui s'animent subitement.

Plus attendues sont les prestations des chanteurs, emmenés par une époustouflante Anne-Catherine Gillet (Angèle), qui conjugue fermeté et nuances jusque dans des aigus imprécatoires. Moins bien servis par une partition qui n'oublie pas les chœurs (Accentus), les autres principaux rôles sont toutefois tenus à la perfection, par Cyrille Dubois (Horace lumineux), François Rougier (Juliano pur miel) et Antoinette Dennefeld (Brigitte affriolante). A la tête de l'Orchestre philharmonique de Radio France, Patrick Davin sait faire oublier les instruments quand il le faut. Assurément un trait d'esprit dans la musique d'Auber, avide de légèreté.

**Pierre Gervasoni**

© Le Monde

---

🔍 **article précédent**  
Le charme bourgeois de Stéphane...

**article suivant** 🗨️  
Le piano appassionato d'Ivo Pogorelich...